

DANIEL SCHULTHESS

L'école écossaise et la philosophie d'expression française : le rôle de Pierre Prevost (Genève, 1751-1839)

Pour George Elder Davie
philosophe écossais

Autant l'Allemagne philosophique d'aujourd'hui médite son XIX^e siècle commençant, autant la France philosophique se défie de cette époque de son histoire intellectuelle ou même l'ignore. Et s'il fallait désigner un seul livre qui portât jusqu'à nos jours une responsabilité dans cet état de choses, ce serait celui dans lequel Hyppolite Taine (1828-1893) régla leur compte avec une joyeuse férocité aux principales figures philosophiques de ce temps. L'ouvrage du milieu des années 1850 porte le titre *Les philosophes du XIX^e siècle en France*¹.

Un seul aspect de cet énergique ouvrage de la jeunesse de Taine, un aspect assez latéral, me retiendra et servira de point de départ de mon exposé: c'est la réduction à une anecdote de l'irruption de la pensée écossaise dans la philosophie française. Cette page de Taine, un homme qui excelle à mettre les riens de son côté, ne manque pas d'allure:

Un matin, en 1811, M. Royer-Collard, qu'on venait de nommer professeur de philosophie à la Sorbonne, se promenait sur les quais fort embarrassé. Il avait relu la veille la Bible du temps, Condillac, et s'il suivait Condillac, il allait enseigner que nos facultés sont des sensations transformées, que l'étendue est peut-être une illusion, que nos idées générales sont de simples signes, qu'une science achevée n'est qu'une langue bien faite. De toutes ces formules s'exhalait une vapeur de scepticisme et de matérialisme qui répugnait au chrétien fervent, moraliste austère, homme d'ordre et d'autorité. Pourtant que pouvait-il faire? Nouveau en philosophie, il n'avait point de doctrine à lui, et, bon gré mal gré, il devait en professer une. Tout à coup, il aperçut à l'étalage d'un bouquiniste, entre un Crevier² dépareillé et l'Almanach des cuisinières, un pauvre livre étranger, honteux, ignoré, antique habitant des quais, dont personne, sauf le vent, n'avait encore tourné les pages: *Recherches sur l'entendement humain, d'après les principes du sens commun, par le docteur Thomas Reid*. Il l'ouvre et voit une réfutation des condillaciens anglais. "Combien ce livre? – Trente sous." Il venait d'acheter et de fonder la nouvelle philosophie française. (pp. 21-22)

¹ Il s'agit d'un recueil d'articles parus en 1855 et 1856 et réunis en 1857. La 6^e édition (1888) est réimprimée par Slatkine, Paris, Genève, 1979, avec une présentation de Henri Gouhier.

² Sans doute J. B. L. Crevier (1693-1765), historien de la Rome antique.

Ce n'est là qu'un extrait d'un chapitre plein de vigueur qui mérite de retenir longuement son lecteur, aujourd'hui comme hier. Ce qui m'intéresse ici, c'est seulement la façon dont Taine esquisse l'histoire de l'impact de la philosophie écossaise sur la pensée française. Je note les points suivants: cet impact remonterait à P. P. Royer-Collard¹; celui-ci se serait inspiré d'une traduction de Reid très antérieure² (la transmission des idées des Écossais irait donc de Reid à Royer-Collard par le biais de cette traduction); et cet intérêt pour les Écossais serait motivé non par la valeur de leurs travaux, mais par les nécessités du climat moral de l'Empire.

D'autres historiens de la philosophie donnent une vue semblable de cette transmission: c'est le cas de Félix Ravaisson³, d'Émile Boutroux⁴ et d'Isaac Benrubi⁵ qui s'en remettent principalement à Taine. Plus récemment, Jean-Pierre Cotten⁶ et André Tuilier⁷ ont renouvelé la question. Mon but est de compléter ces deux études en tenant compte de documents ignorés de leurs auteurs. Il est remarquable que cette question d'histoire de la transmission philosophique de l'Écosse vers la France nous ramène vers la Suisse, vers le XVIII^e siècle et plus précisément vers une figure genevoise marquante, le grand savant Pierre Prevost⁸. On pardonnera à l'helvétique auteur d'une thèse consacrée à la philosophie écossaise⁹ de consacrer quelques recherches historiques à ce sujet.

Parmi les auteurs que j'ai mentionnés, Émile Boutroux et plus récemment Jean-Pierre Cotten et André Tuilier, ont relevé la place de Prevost dans la diffu-

sion de la pensée des Écossais en France. Ce point n'est donc pas neuf. Mais l'important fonds Pierre Prevost de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève permet de comprendre de façon beaucoup plus précise que jusqu'ici la place de Pierre Prevost dans cette diffusion.

I. LES TROIS ÉCOLES

Mon point de départ sera pris dans une publication de Prevost, non dans le fonds lui-même: une très intéressante pièce publiée en 1797 sous le titre peu éloquent de «Réflexions à la suite de ma traduction des Œuvres posthumes d'Adam Smith»¹.

Prevost y adopte, comme dans ses autres travaux philosophiques, une division des connaissances humaines assez courante à cette époque, qui oppose la connaissance des corps, ou physique, à la connaissance des esprits, ou philosophie. La philosophie se définit donc comme étude de l'esprit humain, une définition qui annonce la diversification des recherches psychologiques au XIX^e siècle.

Le domaine de la philosophie étant ainsi délimité, Prevost rapporte son développement récent à trois écoles distinctes.

Trois écoles partagent en ce moment l'attention des philosophes occupés de cet objet [c'est-à-dire l'esprit, D.S.]. Ces écoles peuvent porter le nom des pays où elles ont le plus de disciples. Je les nommerai donc écoles écossaise, française et allemande. (p. 232)²

Dans sa présentation de ces trois écoles, Prevost part chaque fois d'un fondateur qui imprime un caractère spécifique à une tradition intellectuelle. Je donne les grandes lignes de cette présentation à travers quelques citations tirées de ces pages.

L'ÉCOLE ÉCOSSAISE

I. "L'école écossaise a en quelque sorte pour fondateur Hutcheson, maître et prédécesseur de Smith. C'est ce philosophe qui lui a imprimé son caractère, et qui a commencé à lui donner de l'éclat. La science qu'elle professe porte le nom de philosophie morale." (p. 232) "Les maîtres qu'elle a fournis sont célèbres par des écrits empreints d'un caractère de philanthropie et de vertu." (p. 233) Hume, à son tour, joue un rôle dans l'école: "Les méditations de Hume s'étaient portées surtout sur le principe de la liaison des idées. (...) Et il en avait fait des applications trop hardies et dangereuses." (p. 234) En effet, "quelques-uns des principes

¹ De là, on passe à Victor Cousin, le plus connu des propagateurs des idées écossaises en France: "M. Royer-Collard le [c'est-à-dire Victor Cousin] tira bientôt du sensualisme: il connut M. de Biran, étudia les Écossais, lut Kant." (H. Taine, *op. cit.*, p.130).

² Cette traduction en 2 vol., assez rare, porte les indications: Amsterdam, J. Meyer, 1768.

³ "Ces trois éléments de la sensation, de la volonté, de la raison [...], Royer-Collard les combinait dans une théorie de la connaissance inspirée surtout de celle des Écossais, et qui avait pour objet principal de rétablir, contre le scepticisme auquel conduisait l'empirisme exclusif, les croyances que semble garantir le sens commun de l'humanité. Il fit de cette théorie le sujet d'un enseignement public de peu de durée, mais qui mit fin à la domination longtemps exclusive de l'idéologie issue des premières théories de notre pays. De cet enseignement sortit la doctrine qui, depuis, a régné presque seule dans toutes les écoles de notre pays." (*La philosophie en France au XIX^e siècle* [1867], 2^e éd., Paris, Hachette, 1885, p. 18.) Ravaisson donne une pertinente analyse du livre de Taine aux pp. 96-105 de son ouvrage.

⁴ «De l'influence de la philosophie écossaise sur la philosophie française» (1897), dans *Études d'histoire de la philosophie*, 5^e éd., Paris, F. Alcan, 1925, pp. 413-443.

⁵ "Royer-Collard a subi aussi à un haut degré l'influence de la philosophie écossaise (en particulier de Th. Reid) qu'il a introduite en France." (*Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France*, t. 2, Paris, Alcan, 1933, p. 560.)

⁶ «La philosophie écossaise en France avant Victor Cousin; Victor Cousin avant sa rencontre avec les Écossais», dans l'ouvrage collectif *Victor Cousin, les Idéologues et les Écossais*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1985, pp. 99-157.

⁷ André TUILIER, «La Bibliothèque Victor Cousin de la Sorbonne et l'influence de la philosophie écossaise en France au début du XIX^e siècle», dans l'ouvrage collectif *Victor Cousin, les Idéologues et les Écossais*, *op. cit.*, pp. 159-175.

⁸ Cf. l'ouvrage récent de Burghard WEISS, *Zwischen Physikotheologie und Positivismus: Pierre Prevost (1751-1839) und die korpuskularkinetische Physik der Genfer Schule*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 1988.

⁹ Daniel SCHULTHESS, *Philosophie et sens commun chez Thomas Reid (1710-1796)*, Berne, P. Lang, 1983 (thèse rédigée à l'Université de Neuchâtel sous la direction de M. Fernand Brunner).

¹ Voir vol. 2, pp. 229-271, dans ADAM SMITH, *Essais philosophiques*, 2 vol., Paris, Agasse, 1797 (An V), précédés par un *Précis de la vie et des écrits d'Adam Smith* par Dugald Stewart (pp. 3-137 du vol. 1); traduits de l'anglais par P. Prevost. Jean-Pierre Cotten a déjà attiré l'attention sur cette pièce originale (*art. cit.*, p. 114).

² Dans la préface des *Essais de philosophie, ou étude de l'esprit humain*, 2 vol., Genève, Paschoud, 1804 (An XIII), on trouve un abrégé de cette tripartition avec un renvoi aux «Réflexions» jointes à la traduction des *Œuvres posthumes* d'Adam Smith.

de cette philosophie mènent à des conséquences étranges. Loin de les éviter, Hume eut soin de les déduire, de les développer, et il se trouva bientôt avoir établi un système d'idéalisme, ou plutôt de scepticisme absolu. Non seulement l'existence des corps, mais celle même de notre esprit parut douteuse." (p. 234) "Reid, professeur à Glasgow, résolut de sonder cet abîme. Il reconnut en général la justesse des conséquences que Hume avait tirées de certains principes pour ainsi dire consacrés. Mais s'étant permis de discuter ces principes eux-mêmes, il se flatta d'en avoir découvert la fausseté. Les philosophes lui parurent s'être écartés du sens commun. Il tâcha de les y ramener, en établissant les vérités premières sur une connaissance plus exacte de nos facultés, et en débarrassant la philosophie d'un langage obscur et plein d'équivoque." (p. 234-235)

Prevost donne en quelques pages un aperçu des œuvres de Reid, de celles d'Adam Ferguson, puis de Dugald Stewart. Décrivant ensuite les traits communs de l'école, il insiste sur l'attention aux faits qu'il rattache à l'influence de Francis Bacon, et sur la défiance à l'égard des hypothèses. "Peut-être même, note-t-il finement, commencent-elles à être trop négligées." (p. 248) Mais tous les ouvrages des Écossais lui paraissent "avoir ce caractère d'élégance et d'urbanité, qui est le fruit d'une communication active avec les hommes et avec les livres, lorsqu'on y met beaucoup de choix. Il est difficile, en se livrant à leur commerce, de se défendre de quelque sentiment d'enthousiasme en leur faveur." (p. 250)

L'ÉCOLE FRANÇAISE

II. L'école française remonte, ce n'est pas une surprise, à Descartes: "La philosophie n'oubliera jamais les services importants qu'elle a reçus de Descartes. Sa méthode influa sur toute la science, et lui donna une nouvelle forme, qu'on peut remarquer surtout dans la Logique de Port-Royal." (p. 256) Mais son vrai fondateur est Condillac: "Les écrits de ce philosophe ont un point de vue dominant, l'effet du langage sur la pensée. Personne avant lui n'a mieux établi la nature nominale des idées abstraites, et rien n'est plus propre à donner de l'importance à toutes les recherches qui se rapportent aux mots." (p. 257)

Après avoir parlé de l'étude du langage chez Condillac, il poursuit: "Je suis loin d'oublier que Condillac (...) a fait de nos sensations une analyse fort intéressante." Comme Charles Bonnet avant lui, il se sert d'une fiction: "Une statue douée de sensibilité, et qui n'a rien senti encore, parurent à l'un et à l'autre un cadre heureux pour y rapporter leurs observations." Il conclut justement: "Cette méthode diffère de celle des philosophes écossais." (p. 259)

L'ÉCOLE ALLEMANDE

III. "L'école allemande reconnaît Leibniz pour chef. Son fameux disciple Wolff régna dans les universités pendant près d'un demi-siècle avec une autorité non contestée." (p. 260-261) Il note que "jamais en France cette philosophie ne s'est soutenue même quelques instants" (p. 261, note).

Il s'engage alors dans un exposé assez long sur Kant dont "les opinions philosophiques, remplaçant celles de Leibniz, ont pris, en quelques universités, l'au-

torité qu'avaient celles-ci, et sous le nom de philosophie kantienne, sont devenues la profession de foi d'une secte nombreuse et accréditée" (p. 262).

Soulignant l'obscurité de son expression, et contestant sur quelques points l'originalité de Kant, il se montre pour le moins prudent: "Les conséquences dépendent-elles bien des principes? La liaison du système est-elle aussi réelle et solide que ses défenseurs le supposent?" (p. 265)

Tel est, conclut-il, l'aspect que présente la philosophie de l'esprit humain. Bacon, Descartes et Leibniz semblent avoir imprimé à trois écoles célèbres leur premier mouvement, et la direction qu'elles ont longtemps suivie. Intérêt, clarté, profondeur, trois mérites toujours compatibles, difficiles à atteindre, et qui caractérisent inégalement ces trois écoles; mais que toutes semblent unir assez pour donner un prix à leurs travaux. (p. 269)

II. LA CORRESPONDANCE DE PREVOST

Je laisse là les "Réflexions à la suite de [la] traduction des Œuvres posthumes d'Adam Smith" de 1797. Il me semble que la tripartition qu'elles contiennent est originale. Je ne l'ai pas rencontrée chez les auteurs antérieurs. On ajoutera qu'elle ne résulte pas seulement de l'attitude d'un observateur. Chez Prevost qui eut de très nombreux contacts épistolaires, cette tripartition constitue aussi comme une carte de la communication intellectuelle. C'est ici que le fonds de Genève apportera encore bien des lumières.

En procédant à une ponction très limitée dans ce fonds, je note qu'on y trouve une vingtaine de lettres de Dugald Stewart, le principal continuateur de l'école écossaise à la fin du siècle, à Prevost. Les contacts des deux hommes remontent à 1792, et s'étendent sur toute la vie de Stewart qui mourut en 1828¹. C'est par son intermédiaire que Prevost s'imprégna des notions fondamentales de la philosophie écossaise qu'il intégra d'emblée à son enseignement de l'Académie de Genève².

Ces lettres présentent un vif intérêt pour l'historiographie de la philosophie³. Une des lettres parmi les plus anciennes nous fait remonter aux sources de la traduction que Prevost fit d'Adam Smith (voir plus haut). Le 20 novembre 1796, Dugald Stewart écrit à Prevost: "Un volume d'Essais philosophiques par feu Adam Smith sera publié prochainement à Londres, avec un exposé de la vie et

¹ Une partie de la correspondance est de la main de Mme Hélène Stewart, l'épouse de D. Stewart.

² Voir *Dialectices summa capita in usum auditorii philosophiae*, Genève, BPU, Ms. suppl. 1070c, c.23. Ce document en langue latine date de 1793-1794, la première année de l'enseignement de Prevost à Genève et la seule où il dut recourir au latin. Les échanges ne s'effectuèrent pas en sens unique, comme en témoigne la lettre de Dugald Stewart à Pierre Prevost du 6 octobre 1806: "In consequence of the similarity of our pursuits, and that remarkable coincidence in our philosophical views which has always afforded me so much satisfaction, I felt everytime I took the pen in my hand, that I could write a volume without exhausting one half of what I should have wished to say to you." (Genève, BPU, Ms. suppl. 1052, ff. 151-152).

³ Le fonds inclut d'ailleurs une copie des lettres de Dugald Stewart (Genève, BPU, Ms. suppl. 1054), comportant quelques commentaires de la main même de Prevost, ce qui montre la conscience qu'il eut de la valeur de cette correspondance.

des écrits de l'auteur, rédigé par moi pour la Société royale d'Edimbourg. Je demanderai à mon libraire de vous en envoyer une copie, etc."¹

L'industrie de Prevost fit merveille, et en 1797, les *Essais philosophiques* d'Adam Smith parurent en traduction, cette traduction comprenant l'essai de synthèse historique donné par Prevost. Dans une lettre du 4 janvier 1798, Dugald Stewart, sans doute averti par un courrier du philosophe de Genève, écrit ceci:

J'ai pas encore été en mesure de me procurer un exemplaire de la traduction française des œuvres posthumes de Smith, mais je me félicite de satisfaire bientôt ma curiosité. Je suis particulièrement impatient de me servir de l'essai que vous avez rattaché au volume, concernant l'état présent de la science morale. Récemment on a beaucoup entendu parler dans notre pays des écrits philosophiques de Kant, desquels beaucoup de personnes dont je respecte le jugement parlent en termes empreints de l'admiration la plus enthousiaste. J'ai fait sans succès différentes tentatives de me faire une vue de ses principes généraux à partir d'un résumé qui a été publié de ses œuvres, en latin et en anglais; et aussi à partir de conversations avec ceux qui le connaissaient personnellement et avaient assisté à ses cours. Je serai très obligé des lumières que vous pourrez me donner sur ce sujet, car je dois nécessairement, dans le prochain volume de mes *Eléments*, tenir quelque compte d'un philosophe qui a fait tant de bruit en Allemagne. Je ne me résous guère à entreprendre l'étude de l'allemand; et j'avoue que je ne suis guère prévenu en faveur d'un système dont les admirateurs reconnaissent qu'il est si difficile de se faire une idée par le moyen d'une traduction.²

En 1806, Stewart est à Paris d'où il écrit une longue lettre à Prevost. Elle contient les marques des bons rapports établis entre les deux hommes et confirme la façon de travailler de Stewart, telle qu'elle transparait de la lettre que nous venons de citer:

La vue que j'ai prise, depuis mon arrivée à Paris, de l'état de la philosophie sur le continent retardera quelque peu mon plan³. Elle me conduira à élargir plus que je ne l'avais cru nécessaire le traitement de certains points fondamentaux sur lesquels il me semble exister dans ce pays une disposition très générale à réanimer des théories que nos meilleurs phi-

¹ "A volume of philosophical Essays by the late Adam Smith will be soon published at London, with an account of the life and writings of the Author drawn up by me for the Royal Society of Edinburgh. I shall direct my bookseller to send a copy, etc." Genève, BPU, Ms. suppl. 1052, ff. 138-139.

² Lettre du 4 janvier 1798: "I have not yet been able to procure a copy of the French translation of Smith's posthumous works, but I flatter myself I shall soon have my curiosity gratified. I am particularly anxious to peruse the Essay you have annexed to the volume on the present state of Moral Science. Of late we have heard a great deal in this country about the philosophical writings of Kant, of which many persons whose judgment I respect, speak in terms of the most enthusiastic admiration. I have made various unsuccessful attempts to obtain a glimpse of his general principles from some abstract which has been published of his works, in Latin and in English; as well as from conversations with those who knew him personally and have attended his lectures. It will oblige me greatly if you can afford me any lights on this subject as I must necessarily in the next volume of my *Elements* take some notice of a Philosopher who has made so much noise in Germany; I have scarcely resolution to undertake the study of German; and I confess that I am not much prepossessed in favour of a System, of which its admirers acknowledge that it is so difficult to form an idea through the medium of a translation." Genève, BPU, Ms. suppl. 1052, ff. 148-149.

³ Celui de publier deux volumes supplémentaires des *Eléments de philosophie de l'esprit humain*: ceux-ci paraîtront en 1814 et 1827. Cf. p. 103, n. 3.

losophes en Angleterre ont considérées depuis longtemps comme anéanties. Je fais allusion plus particulièrement aux écrits de Cabanis et Destutt-Tracy (*sic*) que je n'ai fait jusqu'ici que parcourir, mais que je me propose d'emmener avec moi en Angleterre pour me permettre de les travailler attentivement et à loisir¹.

Dans la même lettre, Dugald Stewart assure qu'il est flatté par l'annonce que lui a faite Prevost qu'il allait traduire les *Eléments*². Là encore, on est frappé par le délai très court entre cette annonce d'un projet et la publication en 1808 de la traduction du premier volume des *Eléments* de la philosophie de l'esprit humain³.

A Paris, Stewart rencontrait un autre correspondant de Prevost, Joseph Marie Degérando (1772-1842), une figure notable de la philosophie française au début du XIX^e siècle, marqué par l'idéologie mais ouvert à d'autres influences⁴. Le fonds Prevost montre ici, avec plus de netteté encore que les sources publiées⁵, que Degérando doit sa familiarité avec les Ecossais à Prevost, après des débuts entièrement voués à l'analyse psychologique de style condillacien. La correspondance (11 lettres) s'établit en 1800, Degérando ayant lu l'opuscule de Prevost sur les signes⁶.

Dans une lettre de 1802, Degérando écrit:

Je viens de passer avec le digne M. Pictet⁷ et votre estimable frère, une matinée que je mets au nombre des plus douces de ma vie. Nous avons beaucoup parlé de vous, et ça a été un

¹ "The glimpse I have got since I came to Paris of the state of philosophy on the Continent will undoubtedly retard somewhat the execution of my plan, by leading me to enlarge more than I should have supposed to be necessary on some fundamental points at which there seems to me to be a very general disposition in this country to revive theories which our best philosophers in England have long considered as exploded. I allude more particularly to the writings of Cabanis and Destutt-Tracy (*sic*) which I have merely glanced at hitherto, but which I propose to carry along with me to England that I may peruse them attentively at my leisure." (Genève, BPU, Ms. suppl. 1052, f. 156) Dans les *Eléments*, Dugald Stewart a tenu compte des philosophes français, mais non de Kant.

² "I am very flattered indeed by what you say of your intention to translate these volumes." Genève, BPU, Ms. suppl. 1052, f. 156.

³ Dugald STEWART, *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*, 2 t., Genève, Paschoud, 1808, t. 3, Genève et Paris, Paschoud, 1825. Les tomes 1 et 2 donnés par Prevost sont la traduction du 1^{er} volume des *Elements of the Philosophy of the Human Mind*, Londres, 1792, dans la 2^e éd., Edimbourg, 1802. Cette traduction est dédiée à J. M. Degérando. Le t. 3, donné par J. G. Farcy en 1825 et présenté comme un traité de logique, est une traduction abrégée du vol. 2 des *Elements* de Dugald Stewart, Edimbourg, 1814. Un troisième volume paraît à Londres en 1827. Une traduction revue et complétée des 3 volumes que comptent finalement les *Elements* est publiée à Paris en 1845 par L. Peisse qui, selon ses indications de l'Avant-propos (p.vi), revoit la traduction du vol. 1 par Prevost.

⁴ Voir Adolphe FRANCK (éd.), *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 2^e éd., Paris, Hachette, 1875, s.v. Cet ouvrage donne de précieux renseignements sur la France philosophique du XIX^e siècle.

⁵ Voir Jean-Pierre COTTEN, *art. cit.*, p.114 s.

⁶ *Des signes envisagés relativement à leur influence sur la formation des idées*, Paris, Baudouin, An VIII (1799-1800). Voir la lettre de J. M. Degérando à P. Prevost du 5 ventôse de l'an VIII (24 février 1800), Genève, BPU, Ms. suppl. 1049, f. 274.

⁷ Sur les rapports entre Marc-Auguste Pictet et Degérando, voir la biographie de Jean CASSAIGNEAU et Jean RILLIET, *Marc-Auguste Pictet ou le rendez-vous de l'Europe universelle, 1752-1825*, Genève, Slatkine, 1995.

de nos plus chers entretiens. Les MM. vous diront quel prix j'attacherais à pouvoir assister à vos cours, et combien j'aimerais à prendre le titre de votre disciple. Plaignez-moi, je suis presque le seul ici à soutenir la noble cause de l'alliance de la philosophie et de la morale. Nous sommes placés entre les deux extrêmes également sinistres de la superstition et du despotisme. Plaiguez aussi cette pauvre philosophie de n'avoir qu'un si faible champion. Je cherche à puiser à toutes les sources les forces qui me manquent. J'en trouverais de bien puissantes dans le commerce d'hommes tels que vous. Vous m'avez inspiré aussi une grande passion pour cette école d'Ecosse, dont vous parlez dans le supplément aux œuvres posthumes d'Adam Smith, et particulièrement pour M. Dugald Stewart. Vous me rendriez bien heureux, si vous pouviez me mettre en quelque relation avec lui. Veuillez, à votre loisir, me donner quelques indications sur les meilleurs ouvrages de cette école que vous me conseillerez de lire¹.

Nous avons ensuite cette lettre du 10 frimaire de l'an 11 (2 décembre 1802):

J'ai reçu depuis peu de temps deux signes bien précieux de votre amitié. L'un est la lettre que vous m'avez envoyée le 11 août² pour M. Dugald Stewart avec lequel je m'estime bien heureux de pouvoir me lier sous vos auspices. L'autre est votre lettre du 12 septembre, que je regarde comme une des preuves les plus certaines de votre attachement et de votre estime. Je m'empresserai de profiter toujours des observations qui me viendront de l'homme que je considère comme le premier philosophe que notre nation possède aujourd'hui³, c'est-à-dire vous, et quoique je pense que mon argument sur l'infini peut être rigoureusement démontré, je le retrancherai de ma réfutation de Kant, pour me conformer à votre avis, et ne pas compliquer, sans nécessité, une discussion déjà si embarrassée. Vous faites trop d'honneur à mon petit mémoire de Berlin⁴. C'est une esquisse si imparfaite, exécutée si précipitamment, que je n'ai pu me résoudre à en donner la seconde édition que l'on me demande. J'ai préféré revoir mes matériaux dans un nouveau livre, sous le titre de "Parallèle historique et critique des principaux systèmes de philosophie, anciens et modernes, considérés sous l'angle du principe des connaissances"⁵. Kant y sera développé et réfuté plus au long. Vous y aurez, Monsieur, votre place ainsi que M. Dugald Stewart. Cet ouvrage formant trois volumes paraîtra cet hiver⁶.

Comme nous l'avons vu, des relations s'établissent entre les deux hommes à Paris. C'est ainsi que ces lettres donnent une connaissance précise de relations personnelles que jusqu'ici les sources publiées circonscrivaient de façon fort imparfaite. Elles montrent aussi la fécondité des liens intellectuels tissés par Prevost dans l'Europe de son temps.

C'est de façon indirecte que finalement ces contacts s'étendent à P. P. Royer-Collard dont H. Taine a souligné le rôle. L'intermédiaire qui doit être évoqué ici est M.-A. Pictet dont il est question dans la lettre de Degérando de 1802 (voir plus haut). M.-A. Pictet, tribun en 1802, inspecteur général de l'Université impé-

riale en 1808, eut des relations avec P. P. Royer-Collard¹. Si leur chronologie reste à établir de façon précise, elles pourraient, au vu de la carrière parisienne de Pictet, remonter à 1802. Il n'y a guère de doute que ces relations ont comporté des échanges d'information en matière philosophique, du fait des intérêts de Royer-Collard et du fait de la proximité de M.-A. Pictet et P. Prevost et aussi de leur implication conjointe dans la *Bibliothèque Britannique* publiée à Genève et largement diffusée à Paris. Ce périodique inclut du reste des articles sur la philosophie écossaise qui constituèrent aussi une source possible pour Royer-Collard. Ces éléments invalident la pertinence de l'anecdote mise en épingle par H. Taine et surtout sa façon de rendre compte de l'impact de la philosophie écossaise sur la pensée française.

CONCLUSION

Je terminerai par quelques remarques sur l'originale tripartition des écoles philosophiques donnée par Prevost, qui contraste si nettement avec la polémique franco-française d'H. Taine. Félix Ravaisson a noté que les objectifs de Taine étaient politiques autant qu'intellectuels: il voulait "battre en brèche la forte position qu'occupait alors l'école éclectique" de Victor Cousin "en se plaçant sur un terrain peu éloigné de celui du positivisme" (op. cit. p. 96). La méthode philosophique préconisée par Taine lui-même revenait à "ce qu'on nomma chez nous, au commencement du [XIX^e] siècle, l'idéologie. A son avis, elle serait la seule conforme [au] génie national [français]." (p. 99)

Cet objectif a conduit Taine à répandre efficacement une vision très partielle de la situation intellectuelle au début du XIX^e siècle. Cette vision se restreignait aux données qui concernaient la France, les rapports avec l'extérieur étant réduits à l'accidentel. Les conceptions historiques exprimées par Prevost sont sans aucun doute moins prévenues. Forgées au contact des grands mouvements intellectuels de cette époque, ces conceptions n'ont en outre pas été passives. Comme on le voit au travers des lettres citées, elles ont été agissantes, et elles ont contribué à la communication internationale dans cette époque troublée. Il faut mettre au crédit du XVIII^e siècle helvétique d'avoir assuré les conditions matérielles et morales dans lesquelles cette vision équilibrée a pu se forger et devenir elle-même un facteur de la communication européenne².

¹ Genève, BPU, Ms. suppl. 1049, f. 279.

² Nous avons une copie de cette lettre, Genève, BPU, Ms. suppl. 1053, f. 170.

³ On rappellera ici que Genève est une ville française, chef-lieu du département du Léman, de 1798 à 1813.

⁴ *Génération des connaissances humaines*, Berlin, 1802.

⁵ Il paraîtra sous le titre d'*Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connaissances humaines*, 3 vol., Paris, Henrichs, 1804 (An XII). 2^e éd. en 4 vol., Paris, 1822, 3^e éd., Paris, 1847. Degérando donne un exposé assez étendu sur l'école écossaise, cf. 1^e éd., t. 1, p. 376-394.

⁶ Genève, BPU, Ms. suppl. 1049, f. 281.

¹ Voir Jean Cassaigneau et Jean Rilliet, *Marc-Auguste Pictet*, op. cit. Au Tribunal, Pictet succéda à Benjamin Constant dont le mandat ne fut pas renouvelé.

² Mes vifs remerciements s'adressent à MM. René Sigrist et Jean Cassaigneau dont les conseils me furent très précieux.